



Sparte aux XIX^e et XX^e siècles

François-René de Chateaubriand (1768-1848)

Un des principaux écrivains du romantisme, Chateaubriand cède à la mode de l'orientalisme. Il se met en route en juillet 1806 et en tirera un récit intitulé « Itinéraire de Paris à Jérusalem », publié en 1811.

Il arrive à Sparte depuis le nord, car la route de Kalamata, lui dit-on, est peu sûre. Il va d'abord à Amyclées puis remonte vers Mistra (qu'il appelle *Misitra*) car on lui a dit que c'est là que se trouvait la Sparte antique. Bientôt détrompé, il se rue vers la vallée dans l'espoir de trouver des traces de la ville antique...

« Je partis au grand galop pour Lacédémone. Il y avait déjà une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeait droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janissaire se tourne vers moi, et me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Paléochori ! (la vieille ville) » Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrais sur une hauteur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assiéger. La colline au pied de laquelle je me trouvais était donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre était adossé à la citadelle ; la ruine que je voyais sur cette colline était donc le temple de Minerve-Chalcoïcos, puisque celui-ci était dans la citadelle ; les débris et le long mur que j'avais dépassés plus bas faisaient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu était au nord de la ville : Sparte était donc sous mes yeux ; et son théâtre, que j'avais eu le bonheur de découvrir ne arrivant, me donnait sur-le-champ les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle. Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïens. Quel beau spectacle ! mais qu'il était triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de



douleur arrêtaït mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : « Léonidas ! » Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié. »

(*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 46)

Maurice Barrès (1862-1923)

Helléniste fervent, celui qui deviendra plus tard le maître à penser de la droite nationaliste, militariste au point qu'on le surnomma « le rossignol des carnages » en 1914, effectue un voyage en Grèce en 1900, dont il tirera le « Voyage à Sparte » en 1906. Plus encore que Chateaubriand, Barrès est déçu de voir ce qu'est devenue Sparte qu'il connaissait par ses études historiques et littéraires.

« Mon voiturier m'avait rejoint. Par mille lacets nous gravissions une montagne toute en verdure. Quand nous (...) franchîmes le col, nous rencontrâmes une tempête qui courait sur nous de la Laconie et qui faillit nous dépouiller ; puis, dans la même minute, à travers les poussières que ce vent furieux soulevait, là-bas, par-dessus les abîmes où gît la plaine de Sparte, nous découvrimés des crêtes puissantes et nombreuses qui pointaient dans le ciel. Je n'eus pas à demander leur nom : le Taygète ! (...)

L'ouragan qui nous secouait sur ce plateau pelé s'harmonisait avec mon premier saisissement. Un tel grandiose, dont la musique de Beethoven m'a seule donné l'avant-goût, bouscula mon âme d'une si forte manière que je m'entendis m'écrier : « Hélène, je le jure, n'est pas une poupée ! En elle, la volupté triste se confond avec les fureurs qui affrontent la mort. L'homme veut tuer et se perpétuer, et les pics sévères que voici président aux efforts les plus réussis de ces deux sauvages instincts pour s'élever à l'héroïsme ! » (...)

Bientôt je vis sans obstacle le Taygète, de ses cimes jusqu'à sa base. Pour ajouter à mon plaisir par le contraste, en même temps que je reconnaissais le Taygète comme le héros du paysage, je promenais mes regards dans le ciel plein de nuages et de soleil et dans la riche vallée surabondante de verdure étalée immédiatement sous mes pieds. Je découvris l'Eurotas, dont les eaux brillaient ; les blanches maisons de la nouvelle Sparte éclataient dans les vergers de la plaine ; des villages aux toits rouges, pareils à des bosquets sacrés, s'abritaient sur les flancs généreux du Taygète. Et, perchée sur un monticule, tout au fond du décor, je finis par distinguer la noble ville de Mistra, que je cherchais expressément.

C'est une ivresse de mettre en des lieux qu'on aborde pour la première fois, des noms de poésie. Je me répète à l'infini ces syllabes : Mistra, Lacédémone, Eurotas, Taygète, tandis que d'interminables lacets nous conduisent au fond de la vallée, parmi des arbustes verts, le plus souvent des lauriers-roses. Un mois plus tard, j'eusse atteint l'Eurotas à travers leurs branches fleuries. »

(*Le Voyage à Sparte*, pp. 211-212)